

ROMÉO & JULIETTE... SUR LE FIL D'ARIANE

Cie Le Mille-Feuille

Présentation

« Le feu prit un jour dans les coulisses d'un théâtre. Le bouffon vint en avertir le public. On crut à un mot plaisant et l'on applaudit. Il répéta, les applaudissements redoublèrent. C'est ainsi, je pense, que le monde périt dans l'allégresse générale des gens spirituels persuadés qu'il s'agit d'une plaisanterie. » Soren Kierkegaard

Création librement inspirée de la pièce de William Shakespeare



Adaptation et mise en scène : Maïlys Castets

Avec : Yoann Fayolle, Marie-Aude Forissier, Christina Pontet

Scénographie : Christian Castets

Conception musicale : Yoann Fayolle

Durée : 1h45

Les pièces de Shakespeare ont cette capacité de traverser les siècles parce qu'elles savent ouvrir des mondes infiniment proches de nous, de nos pulsions, de nos failles. Dans la fulgurance intemporelle de l'écriture, l'amour se glisse vers nous comme le funambule sur son fil, avec les forces démultipliées de l'intime et du sublime.

Mais le dramaturge, en nous tendant ce miroir fascinant, nous tend aussi plusieurs pièges. Car puisque la vie est un théâtre, quelle est la part d'illusion dans ce qui nous relie aux autres, dans ce qui nous consume ? Et plus encore aujourd'hui, à l'heure du virtuel, de la vitesse et du consumérisme, quelle place resterait-il pour nos mythiques amoureux ?

Nous avons imaginé jouer *Roméo et Juliette* dans le monde de demain, quand la science sera parvenue à maîtriser la nature émotionnelle de l'être humain. L'amour est déterminé, confortable. L'homme n'est plus aliéné à ses passions, il a remis sa liberté au Graal de l'éprouvette. Le hasard, l'inconnu, la nature n'ont plus leur place, tout est décidé à l'avance, comme les rôles au théâtre.

Mais dans cette société vouée au culte du visible, une résistante s'accroche à son rêve brisé, celui d'un retour à l'évidence, à l'indomptable. Sur ses pas, chancelants comme elle dans cette foi solitaire, deux comédiens cherchent une échappatoire dans l'ombre du théâtre... Et c'est un dédale de mises en abyme qui s'ouvre alors, sur le fil d'une petite histoire tissée dans la grande, pour brouiller toujours plus les pistes entre fiction et réalité.

Derrière notre reflet, quelle part accorde-t-on à ce qui nous dépasse, à notre propre folie, à notre liberté ? Et si finalement tout cela n'était qu'une farce, une illusion, que choisirions-nous de croire ?

Shakespeare n'est pas loin, il nous parle à l'oreille...



Aux sources du projet...

Au début, il est toujours heureusement question d'un désir. De cette étincelle qui déclenche l'énergie, le mouvement, la passion. Shakespeare nous faisait de l'oeil depuis longtemps. Comment croiser nos histoires pour tisser un lien nouveau avec cet immense dramaturge, et tenter de rendre, avec ce que nous sommes, l'immense force vivante de ces pièces ?

L'une d'elles, parce qu'elle cristallise et transcende la passion amoureuse, parce qu'elle a traversé les siècles et fut maintes fois adaptée ou transposée, nous paraissait justement très appropriée pour tendre un miroir en forme de question à notre public, et tout particulièrement aux jeunes : que devient notre rapport à l'amour aujourd'hui ? Peut-on y croire encore ? Quelle place reste-t-il à l'imprévisible, à l'incontrôlable ? Quelle est la part de ce qui nous aliène, de ce qui nous libère, de ce qui nous transcende ou nous altère ?

On ne peut pas créer une énième version de *Roméo et Juliette* sans chercher à trouver à travers elle une résonance nouvelle. Shakespeare le permet, et c'est notamment en cela sans doute que réside son génie : créer cet espace immense entre l'humain et l'inhumain, dans lequel toute génération, toute histoire, tout questionnement peut trouver sa vibration, son écho, son chemin propre...

En gardant à l'esprit cette question de notre rapport à l'amour aujourd'hui en Occident, nous nous sommes plongés dans une analyse minutieuse de l'oeuvre, et nous l'avons malaxée, scrutée, décortiquée...



La pièce de Shakespeare se compose de variations infinies d'éléments contraires qui fusionnent pour atteindre au sublime. C'est d'abord le cas pour nos deux amoureux, ces deux ennemis métamorphosés par leurs sentiments. Mais c'est aussi le cas pour l' intrigue entière, qui, au-delà des crimes et du sang, s'achève tout de même par cet acte de paix symbolique entre les deux familles.

De manière plus évidente, on peut s'émerveiller de cette jonglerie toute shakespearienne qui consiste à mêler le sublime au grotesque, les plaisanteries graveleuses à l'ivresse poétique. Le dramaturge sait nous montrer la grâce, tout en nous faisant rire.

Observons par exemple les réprimandes que Frère Laurent adresse à Roméo en plein émoi amoureux, ou bien les paroles de Mercutio au moment de sa propre mort. Ou encore, toutes les interventions de cette curieuse Nourrice, à la fois chaperon et « maquerelle ». On pourrait encore citer, pour montrer l'opposition des registres, les bavardages des musiciens venus jouer pour les noces tragiques de Juliette.

Les oxymores en particulier sont omniprésents, et tressent entre eux une immense toile en clair-obscur. Shakespeare ne cesse de fusionner les champs lexicaux de l'obscurité et de la lumière. Le thème des astres, à la fois symbole de la grâce divine étoilée et de la fatalité sombre qui anéantit les deux amants, en est le plus parfait exemple.

Mais Shakespeare ne s'arrête pas là : à travers, notamment, le personnage de Mercutio, il tend un miroir inversé de la passion, où l'amour physique et trivial y a aussi sa place. De par ce prisme, l'auteur se donne ainsi la possibilité de l'ironie, et nous interroge : de quelle vraie nature sont ces sentiments si incandescents et ravageurs ?

« Les amants sont là, légers comme des plumes. Ils pourraient s'étendre sur la toile d'araignée, qui folâtre dans l'air espiègle de l'été, sans avoir peur de tomber, tant est légère l'illusion de l'amour. » Roméo et Juliette, Shakespeare

Au-delà de ses enjeux esthétiques ou rythmiques, pourquoi l'auteur a-t-il cherché tant de contrastes, provoqué tant de rencontres impossibles ? Hélas ! Semble-t-il nous dire en filigrane tout au long de sa pièce, c'est peut-être justement parce qu'elle est illusion, cette part mystérieuse du cœur éveillé – ou aveuglé - qu'elle en est d'autant plus belle... Et c'est dans ce nœud génial que se ficelle la puissance du drame, et son incroyable intemporalité. Car le rêve, l'illusion, font depuis toujours intimement partie de l'être.

« Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves, et notre petite vie est cernée de sommeil. » La Tempête, Shakespeare

Mais aujourd'hui... comment, et de quoi rêvons-nous ?...

Nous avons inventés mille façons de nous créer du rêve, le démultiplier, le standardiser, le contrôler.

Les nouvelles technologies, le monde virtuel nous

font devenir les dieux de nos propres fantasmes, et nous courons toujours plus vite vers des chimères qui ne nous satisfont que pour nous aliéner davantage.

Entre autre chimères par exemple, les normes de la beauté physique ou du bonheur à deux sont devenues, dans nos sociétés de consommation, un prisme grandissant par lequel notre identité physique et sociale se redéfinit, agissant forcément sur notre réception de l'altérité, nos choix et nos comportements.



Nous nous sentons de plus en plus proches du monde entier, plus libre, plus ouvert et plus disponibles à tout ce qui advient. Pourtant, serons-nous longtemps encore capables de nous rencontrer simplement, de laisser place au hasard, d'éviter les artifices, d'évoluer ensemble sans le soutien systématique de la machine et de la science ? Ne risque-t-on pas de devenir des individus égocentrés, omnipotents - et solitaires ?



Dans un scénario catastrophique, on pourrait même penser : l'être humain s'est pris à son propre piège, dans la plus grande de ses illusions : croyant devenir maître de ses propres limites, le voilà entraîné dans un cercle vicieux où même la mort semble ne plus avoir de consistance.

Et l'amour ? Qu'en est-il ? Jamais il n'a paru plus libre, plus accessible, plus diversifié qu'aujourd'hui. Des sites nous permettent de dénicher la perle rare. On peut repérer à distance, dans un café, les personnes disponibles à la rencontre... Un homme se marie avec une femme-robot. On apprend à décrypter les mécanismes physiologiques et cérébraux vecteurs et récepteurs d'émotions, qu'on tente de reproduire artificiellement. Et il faut suivre ces avancées, ces tendances, de peur d'être exclu et dépassé par l'intelligence artificielle. Les financements orientés des recherches scientifiques, la publicité influencent notre regard, nos perceptions, nos peurs, notre inconscient.

Et pourtant, dans cette fuite vers l'avant, tout nous semble toujours plus simple, plus pratique, plus vrai, plus libérateur, au point qu'on serait tenté de croire Shakespeare et penser qu'au fond, finalement, ce serait plutôt l'obstacle qui aiderait à transcender l'histoire.

Et voici donc notre nœud, cet obstacle particulier que nous recherchions pour tresser notre dramaturgie, celui qui nous reliait à Shakespeare pour notre adaptation : si l'on se croit en mesure de pouvoir apprivoiser ce qu'on nomme communément « amour, » ne met-on pas des barrières à ce qui par essence est indéfinissable, ce qui naît de l'âme, de l'esprit, de l'instinct, du corps, et de tout ce qui ne peut être capturé ? Et si l'on considérait l'amour comme cet Oiseau Bleu de Maeterlinck, dont l'obstacle fatal serait finalement, non plus la haine des deux familles, mais bien la science et le virtuel ?

Tout ceci n'est qu'un parti-pris, une hypothèse. Un peu folle. Mais pas tant que cela. Ce grain de folie nous a donc accompagné pendant l'adaptation et la création, et les nœuds dramaturgiques se sont rencontrés pour créer une mise en abyme labyrinthique entre la fiction de Shakespeare et celle que nous avons alors inventée :



Nous voici dans quelques années futures, quelque part dans une société « idéale » où chaque individu, dès l'âge de six ans, peut connaître son âme-soeur grâce à un moteur de recherche financé par l'état et qui calcule tout presque parfaitement. Chaque destinée amoureuse est tracée, plus la peine de perdre du temps à la chercher. Plus d'erreurs, donc plus de douleur. On se marie grâce à des patchs qui permettent même - la science a tout prévu - de prévenir l'ennui et la baisse de libido.

Nous dressons ici avec un peu d'humour, les traits grossiers de notre société « imaginaire ». Là, une petite dame, on ne sait comment ni par quelle force étrange, a réussi à s'extirper de cette machinerie idéale. Elle s'est enlevée de la tête la puce qui la reliait à ce monde ultra-surveillé, et tente de raviver ses souvenirs lointains. Elle a foi en quelque chose de révolu, en un amour qui redeviendrait « naturel » - peine perdue, et ce sera sa tragédie. Peut-être a-t-elle été amoureuse, il y a bien longtemps, d'un certain... Mercutio... ?... Elle s'appelle... Ariane... Peut-être. Ariane. Comme cette célèbre amoureuse qui aida Thésée à tuer le Minotaure et ressortir du labyrinthe. Elle aussi se trouve dans un dédale de mémoires emmêlées, de coulisses désertées, et la folie la guette. Comment sortir de cette impasse, et retrouver son amour perdu ? Peut-être... en le revivant au travers de deux autres personnes qui rejoueraient son drame ?...

Et nous voici, spectateurs, en train de suivre le fil de cette Ariane tourmentée qui nous mène en fait... en bateau : car cette Ariane, ne serait-elle pas au final la metteuse en scène du spectacle que nous sommes en train de voir ? Pour lutter contre cette loi de l'amour artificiel, idéalisé, déterminé, ne se serait-elle pas donné l'enjeu de monter clandestinement, *Roméo et Juliette* de Shakespeare ?...



Par ce processus, nous avons donc volontairement créé différentes lectures possibles du spectacle, grâce à des mises en abyme enchâssées : la fiction de Shakespeare, qui est entourée de la fiction d'Ariane, qui est entourée de la réalité-fiction des comédiens, etc : l'abîme se prolonge à l'infini...

Il nous restait à déterminer comment faire intervenir les unes dans les autres ces différentes fictions. Nous avons choisi de respecter la chronologie de l'oeuvre shakespearienne et de bien séparer les univers au départ, pour leur donner la possibilité d'exister et s'épanouir pleinement dans la projection du spectateur. Ainsi, le texte de Shakespeare, quoique fragmenté, constitue la grande majorité du spectacle . D'ailleurs, le spectateur pourrait presque oublier l'étrange introduction, et laisser Shakespeare l'envoûter tout à fait. Mais c'est à ce moment-là justement qu'interviendra la brisure, celle même que ressentira Ariane quand la loi la forcera à sortir de son rêve...

De fil en aiguille, nous avons donc cherché à jouer avec les connaissances, les émotions et la ruse du spectateur, qui se trouvera lui aussi, espérons-le, piégé dans cette machine à illusions qu'est le théâtre...

Quant à la scénographie... Elle résulte simplement de nos enjeux esthétiques et dramaturgiques : toujours dans cette idée des contraires qui s'assemblent, de l'illusion – amoureuse et théâtrale – ainsi que de la démultiplication des mises en abîme, l'utilisation du miroir nous est apparue comme évidente dès le début de la création. A la fois haut-symbole des apparences trompeuses et de la limite entre ce qu'on croit saisir et ce qui nous échappe, le miroir nous permettait aussi de métamorphoser les espaces scéniques en passant de l'onirique à l'inquiétant, du paysage au tableau de peintre, d'une galerie des glaces à une question métaphysique...

Et surtout, il laisse libre cours à l'imagination du spectateur, ce qui compte plus que tout pour nous.



Comme complice de ces miroirs magiques, un grand voile de tulle noir coupe le plateau dans sa longueur, et nous permet de séparer les scènes et les fictions – pour mieux les mélanger ensuite. Il est aussi un atout précieux pour les lumières et l'utilisation du son, qui dans leurs combinaisons, façonnent également ce dédale de fiction où tout s'éclaire en la fin, comme dans les nouvelles à chute...

Pourtant, certaines choses peut-être nous échapperont encore, et tant mieux. Car le mystère est sans doute, dans l'art comme dans la vie, le premier des chemins vers nous-mêmes...

Maïlys Castets
Metteur en scène